

Theodor Herzl 1860-1904

Quoi de moins original que le parcours de Theodor Herzl ? Sa famille quitte Budapest pour venir s'installer à Vienne dans le dernier tiers du XIXe siècle. Bourgeoisie aisée, musique et littérature, allemande surtout ; la bar-mitsvah est loin et le judaïsme en retrait. L'assimilation ne fait que suivre le cours de la vie ; pas vraiment un choix, plutôt une façon de préserver l'acquis et préparer l'avenir. Le krach boursier de 1873 précipite la famille vers la ruine, l'antisémitisme se réveille. Mais le coup de semonce ne porte pas. Alors que le père Herzl s'est refait une situation, Théodor a quatorze ans et veut être écrivain. Il vit dans le quartier chic de la Ringstrasse, bordée par l'opéra, l'hôtel de ville, le Parlement, l'Université, les musées, la Hofburg et le Burgtheater. Joignez à cela affaires, banque et industrie, et vous aurez le parfait petit monde de l'étudiant viennois dans sa version juive.

Herzl, dans sa jeunesse dorée, est un des fils prodiges de cette génération d'industriels et d'intellectuels qui a en main sa destinée et celle de Vienne. La *Vienna gloriosa*, vibrante de cercles littéraires, théâtres et concerts, le tout revisité par des revues de haute tenue. Theodor, inscrit par piété filiale en faculté de droit, mène de front ses études et ses activités littéraires, porté par l'énergie d'une époque où le meilleur semble possible et les portes de l'avenir grandes ouvertes.

Juifs et antisémites dans le même Cercle

Il rejoint un groupe littéraire, le " Cercle de la culture allemande par soi-même ", où il retrouvera Schnitzler et Hermann Bahr, à côté d'une frange plus politique. Tous se retrouvent autour de deux maîtres : Bismarck et Wagner. Le nom du groupe ne cache pas son pangermanisme. S'il indique aussi une fascination intellectuelle teintée de nationalisme chez ses membres, le Cercle s'engage en réalité dans un antisémitisme de plus en plus déterminé. Ce qui lui vaut d'être dissout pour atteinte à la sécurité nationale. Herzl entre alors dans la corporation des étudiants " Deutsch-National ", ne saisit pas ce qu'il y a de scandaleux dans les écrits antisémites et préconise sincèrement de chercher à améliorer le profil de la population juive pour résoudre cette question.

C'est à la mort de Wagner, en 1883, que le monde d'Herzl va basculer pour la première fois. L'hommage d'Hermann Bahr au grand compositeur, à la tribune de l'association, dégénère en virulent discours suivi d'émeutes antisémites. Theodor est effaré et demande à se retirer honorablement de la corporation. Le camouflet sera sans appel : exclusion pure et simple. Le moins juif des juifs est touché là où il pensait qu'il n'y avait rien : au cœur de lui-même, à ses racines.

Une décennie de maturation

Pourtant la conviction de Theodor Herzl à l'égard de la question juive évolue lentement. A vingt-cinq ans, c'est sa carrière qui l'occupe : dramaturge, journaliste, le dandy ténébreux se marie, sans bonheur. Puis il parcourt l'Europe pour la *Neue Freie Presse (NFP)*, prestigieux quotidien de la bourgeoisie libérale, proche du pouvoir en place. Herzl y signe de fines chroniques de voyage élégamment tragiques, qui restent des bijoux du genre. Réputé, en poste à Paris, il accède enfin au titre le plus prestigieux de tous : celui de rédacteur en chef du feuilleton de la

NFP. Celui par qui arrive la gloire aux jeunes auteurs, dont Stefan Zweig. Mais pour l'heure, en tant que correspondant en France, Herzl suit l'affaire Dreyfus. La flamme est ravivée. Professionnellement impliqué, Herzl l'est aussi surtout affectivement. Le choc de cette humiliation génère chez l'écrivain une énergie déferlante qu'il va transformer doublement : en puissance créatrice d'imaginaire et dans une force d'action acharnée.

Deux rêves pour une réalité

Si Herzl se sent depuis longtemps investi d'une mission, il ne sait toujours pas laquelle. Paradoxalement pour cet être pragmatique, ce sont deux rêves qui vont le précipiter dans l'action. Le premier est une sorte de tremplin, d'étape transitoire entre ses convictions premières et une sorte de réconciliation œcuménique : l'image d'un grand baptême collectif des jeunes juifs, sous la conscience tranquille des parents qui, hors de l'église, seraient comme les derniers dépositaires de la tradition. Herzl veut voir le pape, tente d'impliquer son directeur. L'idée est tellement saugrenue qu'elle reste en l'état. L'affaire Dreyfus sépare le premier rêve du second, où le fantasme libérateur prend un tout autre visage. En 1896, quelques douzaines de pages anonymes sur le vieux mythe du " Retour à Sion " provoquent le scandale. Herzl, star du feuilleton viennois, a commis " L'Etat juif ", un rêve halluciné dans lequel personne pour l'instant ne se reconnaît. Un Etat juif laïque, sorte de république aristocratique et progressiste ? La bourgeoisie viennoise, culturellement allemande et solidement établie, reste ahurie devant cette utopie ridicule et inutile. Herzl choque tout le monde : ceux qui craignent pour la religion juive, et ceux qui prônent l'assimilation. Mais quelle mouche a donc piqué ce journaliste jusqu'ici merveilleux ? Heureusement, grâce à son habileté et à la délicatesse de son entourage, Herzl pourra tenir simultanément les deux rôles, attentif à la moindre interférence. Son journal publie ses contes philosophiques pendant que lui entame des consultations pour la cause sioniste. Herzl note tout, ses rendez-vous, ses rêves, ses réflexions, tente d'articuler la mise en oeuvre de son idée. Les Hirsch, Rothschild et autres figures n'y croient pas. Le premier a acheté des terres en Argentine pour les juifs russes. " Assistance charitable sans avenir ", répond Herzl qui prône une politique centralisée et progressiste. Hirsch le prend pour un doux rêveur. Herzl sait, lui, que ce sont les rêves qui permettent les grandes choses. Et est convaincu désormais que la patrie des Juifs ne peut être qu'en Palestine.

Sauver Vienne en Palestine

" Pour l'Europe nous serions là-bas un morceau de rempart élevé contre l'Asie, nous servirions aux avant-postes de la culture contre la barbarie.. ". Dans " L'Etat juif ", conte et traité politique, l'élan prophétique de Herzl vise la sauvetage des juifs bien sûr, mais aussi inconsciemment celui de Vienne la magnifique. Le retour à Sion, au sein d'une nation éthiquement et efficacement organisée, c'est aussi la seule manière de sauver, par ricochet, la capitale qui promettait tant, éblouie par son apocalypse joyeuse. Concis, le livre commence par le constat de l'impasse. La question juive ne peut être réglée ni par l'antisémitisme, qui engendre un regain de particularisme et renforce les différences, ni par l'assimilation, qui permet aux Juifs de se positionner dans la société de manière telle que leurs succès excitent en retour une jalousie, source d'antisémitisme à nouveau. La seule solution est d'exister

comme nation parmi les nations. Avec l'accord des grandes instances internationales. Ainsi naîtra Israël, près d'un demi-siècle après la mort de Herzl.

Le sionisme en marche

Si l'intelligentsia n'a pas voulu de son projet, Herzl touche un public, souvent pauvre mais nombreux, parmi les masses populaires de l'est et de Russie.

Le système politique imaginé par Herzl n'y est sans doute pas pour rien : il fait converger deux mouvements : un socialisme de la maturité avec un libéralisme progressiste, tous deux associés pour l'harmonie sociale et économique. D'un mouvement ascendant, les plus pauvres seront intégrés les premiers dans la pyramide sociale ; le financement, lui, se ferait de haut en bas. Les premiers sollicités, via la *Jewish Company*, seront les grands banquiers et les riches industriels. Or on l'a vu, ceux-ci ne sont pas encore prêts à s'engager. De l'autre côté, pour la première fois, à Bâle en 1897, des juifs se rassemblent sur un projet laïque et national au premier Congrès sioniste. Ils y créent l'Organisation Sioniste Mondiale, bras politique du peuple juif dont Herzl est élu président.

Energique, l'activité politique de Theodor Herzl restera cependant infructueuse. Les rencontres se soldent par des échecs : chez le sultan à Istanbul, auprès de Guillaume II et de Chamberlain. Et les projets d'établissement en Ouganda ne sont qu'un mirage de plus. C'est à d'autres que reviendra le flambeau car Herzl n'aura pas la chance de voir le chemin parcouru par son utopie vers la réalité. Il meurt, à 44 ans, épuisé par une pneumonie.